

venus de tristes invalides, d'avoir survécu à leur déchéance !

Sans doute, ce tableau ne reproduit pas l'image de toutes les destinées de travailleurs. Il en est qui, grâce à leur esprit d'ordre et d'épargne, grâce aussi, disons-le, à leur bonne étoile, auront, par leurs seuls efforts, pu amasser un petit capital, s'assurer, selon la locution populaire, "du pain pour leurs vieux jours". D'autres seront à l'abri de la misère parce que leurs enfants, leurs frères ou sœurs, de proches parents, leur serviront une petite rente ou les recevront sous leurs toits. Mais à côté de ces heureux combien d'autres n'auront pas eu la même bonne fortune ? Epargner ! le conseil est excellent ; encore faut-il pouvoir le suivre ; encore faut-il que le petit pécule amassé au prix d'incessantes privations ne puisse pas se disperser au premier souffle du malheur. Combien avaient su se constituer une petite réserve qui ont dû la sacrifier dans une heure de crise, sous l'empire d'une de ces nécessités inéluctables si fréquentes dans la vie des humbles...

Nous venons de retracer une phase seulement de la vie de l'homme du peuple. Nous avons montré le mal. Il nous faut montrer, nous ne dirons pas le remède unique, la panacée, mais l'un des remèdes employés avec le plus de succès pour secourir les victimes de la souffrance humaine : ce remède c'est la mutualité.

La conception mutualiste a une double origine : elle procède à la fois de l'esprit d'association et de l'idée de prévoyance. Grouper un certain nombre d'hommes dans une association fraternelle où chacun donne et reçoit à son tour, où le travailleur jeune et valide s'impose un sacrifice temporaire pour assurer un secours au travailleur malade ou vieilli : telle est la raison d'être, tel est le but de l'Alliance Nationale.

Anecdotes Canadiennes

BRAVOURE D'UN JEUNE CANADIEN

Un jour dans un fort de l'extrême Nord, un jeune canadien, M. George Fleury Deschambault, était resté seul avec un commis dans le magasin dont il avait la garde, pendant que le reste des hommes étaient à la chasse. Les portes du fort, par oubli, étaient restées ouvertes ; une bande de sauvages en profitèrent pour venir demander de la

boisson ou en prendre de force si on leur en refusait.

Au nombre d'une vingtaine, ils commencent par s'installer en maîtres dans le magasin. Au premier coup d'œil, M. Deschambault devina leur dessein ; leur mine décidée annonçait que l'affaire ne se réglerait pas à l'amiable. Le commis jeune Anglais qui n'était pas la bravoure incarnée, commençait déjà à trembler. M. Deschambault s'en aperçut et tout en ayant l'air de lui donner un ordre il lui dit : " Descends dans la cave tout de suite, car si les sauvages s'aperçoivent que tu as peur, nous sommes perdus. " Le pauvre commis ne se fit pas répéter l'ordre deux fois, il se hâta d'aller se cacher.

Les Indiens, croyant que celui-ci allait leur chercher du rhum, se réjouissaient déjà du succès obtenu, quand tout à coup M. Deschambault, s'emparant d'une verge en bois dur dont il se servait pour mesurer sa marchandise, se mit à leur mesurer l'échine à tour de bras. Cette brusque attaque, à laquelle ils étaient loin de s'attendre, les surprit tellement qu'ils se mirent à fuir comme des enfants. La porte n'était pas assez large pour leur donner passage, et cependant M. Deschambault continuait à les rouer de coup en leur disant : " Ah ! mes mauvais chiens. "

En moins d'une minute le fort était délivré de leur visite, et ils ne songèrent pas plus à revenir qu'une bande de bœufs qu'on chasse d'un jardin à coups de gaule.

Quand les portes furent fermées, le commis remonta de la cave plus effrayé que les sauvages, ne comprenant pas comment un seul homme par sa bravoure pouvait mettre en fuite vingt sauvages.

Abbé G. DUGAS.

÷

MÉTHODES DE TRAVAIL

Octave Crémazie composait ses vers sans se préoccuper de les écrire. Une fois fixés dans sa pensée ils l'étaient pour toujours. Il pouvait les écrire un mois, un an, dix ans plus tard ; cela lui était également facile. Il me disait un jour ; " J'ai au moins trois mille vers non écrits qui me trottent dans la tête. "

Bien différent était un spirituel journaliste dont Québec n'a pas perdu le souvenir. " Je ne puis rien composer, disait-il, sans avoir la plume à la main. J'écris à mesure que que la pensée surgit... et peut-être même un peu avant. "

ERNEST GAGNON.

L'alcool est de nature vénéneuse, même en petite dose.—Drs THUDICUM et DUPRÉ.